

Fabrice Chillet

# N'ajouter rien

**Bouclard Éditions**

Collection « Tout est vrai ou presque »

*à Catherine Legeay*

« Cette histoire n'est pas fantastique, elle n'est que romanesque. Faut-il en conclure qu'elle ne soit pas vraie, étant donné son invraisemblance ? Ce serait une erreur. »  
Jules Verne - *Le château des Carpathes*.



1

# Le vol



Je dirais que c'était un vol. Quoi d'autre ? Certainement pas une étourderie ou une négligence de ma part. Je serais plutôt d'un naturel inquiet et prudent. Certains diraient méfiant. Tout est parfaitement clair dans mon esprit. Je conserve une image très précise de la scène. Le décor, les personnages, la météo.

J'étais installé dans un renfoncement, calé au fond d'une banquette étroite et inconfortable, tapissée d'un skaï orange de très mauvais goût. Mon épaule gauche reposait contre la cloison maigre qui sépare le comptoir d'une partie de la salle. Le serveur venait de me porter mon café, trop chaud. J'avais interrompu ma lecture au milieu du deuxième chapitre. La phrase exacte. « Il savait bien des choses, Boz. Il avait ses repères. Sa vie regorgeait de détails inutiles, comme un vieux tiroir. ».

J'avais pris soin de marquer la page 21 avec mon ticket de tram. Puis, je m'absentai quelques instants. Sans oublier de prendre mon portefeuille et mon téléphone. À mon retour, le livre, mon livre avait disparu.

Je restai debout un instant. J'étais stupéfait. Confus, presque humilié. Qui avait donc pu oser ? En plein jour, dans un lieu public. Aux Initiés, moins qu'ailleurs, j'aurais imaginé être victime d'une telle malhonnêteté. Qu'on en juge ! L'établissement est encadré à sa droite par une annexe du Tribunal de grande instance et à sa gauche par des huissiers. Et encore, la façade et la terrasse donnent sur les grilles qui protègent la cour d'honneur du Palais de Justice de Rouen. La plus grande partie des clients de ce café-restaurant sont inscrits au barreau. Les autres sont des magistrats du siège et du parquet. Tous inattaquables, innocents par principe.

Qui pouvais-je soupçonner parmi cette vertueuse compagnie, sans risquer à la moindre insinuation de basculer dans la calomnie et de m'engager dans une procédure perdue d'avance ? Tout ce tapage pour un malheureux livre ! Je ne récolterais que le ridicule, la disgrâce et l'opprobre. Je passerais pour un fou, un détraqué. Un méchant homme. J'étais loin d'être préparé pour un pari si téméraire. Et surtout, je n'avais pas de temps à perdre avec une cause perdue.

Dans la salle, au moment du larcin, je n'avais compté que deux personnes. Je mets le serveur à part. Un étudiant en droit. Un garçon tout en morgue, le menton au garde à vous. Jamais il n'aurait compromis sa réputation et son emploi pour un simple livre. Le bizut se voyait déjà sans doute vêtu de la robe rouge aux simarres et revers de manches en soierie noire. L'écharpe herminée autour du cou. La jolie panoplie de censeur assis.



Près de moi, il ne restait qu'un avocat pénaliste de haute volée. Sa photo faisait régulièrement la première page du journal local. Il s'affichait même parfois dans les médias nationaux. Le verbe haut, les causes désespérées et la belle gueule. Un homme pressé qui passait son temps au téléphone. Depuis combien de temps n'avait-il pas tenu un livre en main ?

À deux tables de lui, une femme d'une trentaine d'années feuilletait distraitemment des papiers rassemblés dans une chemise de couleur verte, saturée de bureaucratie. Elle semblait préoccupée. Tourmentée plutôt. Elle attendait son tour avant de passer devant le juge. Sa vie, son avenir du moins, dépendait peut-être de cette décision. D'un mot. D'une signature et d'un coup de tampon. La balance pencherait bientôt d'un côté ou de l'autre. À coup sûr, elle n'avait rien à faire d'un livre délaissé pendant quelques minutes sur une table. J'étais loin de tenir un suspect.

Pour achever ce tableau, je dois préciser que le café-restaurant Les Initiés est aussi un hôtel qui compte une dizaine de chambres, réservées parfois aux jurés lors des sessions d'Assises. Une porte attenante permet aux clients d'aller et venir depuis la rue. Dans le vestibule de l'hôtel qui ressemble davantage à une entrée d'immeuble, une autre porte donne accès à la salle du café. Or, j'étais précisément assis près de cette entrée. Un client de l'hôtel aurait donc pu, durant mon absence, dérober mon livre et disparaître aussitôt en remontant dans sa chambre. Je n'excluais aucune hypothèse.

Ultime conjecture. La salle des Initiés est coupée de la terrasse par une large baie vitrée qui reste ouverte dès que la météo le permet. Ce jour-là, l'air était doux. À la radio, le bulletin avait annoncé 12 °C en matinée. Ciel dégagé. Des averses à craindre en fin d'après-midi. Un climat de transition entre les chaleurs accablantes de l'été et les premières fraîcheurs de la rentrée de septembre. Une personne venue de la rue, assez téméraire, aurait pu s'emparer de mon livre sans difficulté.

Mes deux voisins étaient à ce point absorbés par leur besogne et leurs inquiétudes qu'ils n'auraient rien remarqué. Le serveur, quand il n'avait rien à faire, révisait ses cours, près de la caisse. Mais pour qu'un tel projet aboutît, il fallait qu'il y eût machination. Préméditation. Il fallait que le voleur m'eût suivi la veille jusque chez moi, avec la fermeté et l'entêtement de surveiller ma sortie jusqu'au petit matin afin de m'emboîter le pas jusqu'au café. Puis qu'il eût guetté encore et attendu le bon moment pour opérer. Car quelques heures plus tôt, je ne savais rien de ce livre. Je ne l'avais pas en ma possession et je ne songeais pas à l'acquérir. Tout cela résultait d'un inattendu concours de circonstances. Et d'une frivole intuition.

Je m'explique. Un jour plus tôt, je traversais l'esplanade Marcel-Duchamp, après être sorti du bureau, quand je remarquai un homme au comportement équivoque. Il serrait contre sa poitrine une pochette à soufflet, en maroquin vert, parée d'un fermoir métallique doré. Il se tenait face à une boîte à livres, hésitant. Puis, subitement déterminé, il sortit un ouvrage de son précieux étui

pour le déposer parmi les autres, en libre partage. Et il s'éloigna.

À la vérité, ce n'est pas tant le geste mais bien l'allure de cet homme qui avait d'abord retenu mon attention. Il avait passé la soixantaine. Il portait son âge comme une distinction de sagesse. Avec une certaine autorité. Un maintien de diplomate ou d'Académicien. Du moins, c'est ainsi que je les vois. J'observai en particulier la panoplie du légat aux cheveux argentés et à la mèche disciplinée. Il portait une veste autrichienne en lin et soie à motifs de tweed avec un col officier, des boutons en bois de cerf et un dos à pli creux, avec une martingale. Le pantalon à pinces Vigano bleu contrastait avec le beige mastic de la veste, sans aucune maladresse de style. Un bon goût parfait.

L'image de ce distingué diplomate face à cette boîte en plexiglas, plantée sur un piquet de ferraille, ne collait pas. Quel genre de livre un tel homme pouvait-il déposer dans un coffre aussi commun ?

Je décidai d'en avoir le cœur net. Je m'approchai. J'ouvris la boîte. Au premier coup d'œil, aucun livre ne se distinguait des autres par son format ou par son habillement. La récolte était maigre. Un guide de voyage pour visiter l'Italie, un manuel de tricot, quelques grands formats aux titres insignifiants. Un livre, plus modeste en apparence, reposait sur les autres. Je déchiffrai le titre, en lettres capitales bleues, imprimées sur le dos mince. *L'ÉTÉ, DEUX FOIS*. Le nom de l'auteur et de l'éditeur en lettres capitales noires. CHRISTIAN COSTA. MINUIT.

Le diplomate dans sa précipitation n'avait sans doute pas pris le temps de ranger l'ouvrage comme il est d'usage sur une étagère. Je m'en tins à cette déduction. Plus encore, l'étoile sur la couverture, surplombant le « m » minuscule dessiné par Vercors, matérialisait pour moi une caution littéraire indiscutable. Le bonhomme était bien du genre à lire les ouvrages publiés dans cette maison.

Sur la quatrième de couverture figurait un texte d'une dizaine de lignes. La première phrase acheva de me convaincre que ce livre en valait la peine. « La plage serait à peu près la seule activité de Boz s'il n'éprouvait en même temps le désir de commencer quelque chose, on ne sait quoi. » Cet horizon élargi était plein de promesses. Rien à voir avec mes mesquines corvées administratives, mon emploi de plume, vouées à répondre au courrier de quelques élus absents et à rédiger des discours de grandes occasions pour le Président.

Enfin, j'avais saisi le livre en premier. Il m'appartenait désormais. Et personne ne pourrait le contester. Je le rangeai dans ma sacoche et poursuivis ma routine du soir. Je me réservai le temps de la lecture dès le lendemain matin, aux Initiés. Je me faisais une joie de ce moment. C'était compter sans ce vol odieux.

Le livre absent, il ne restait sur la table que mon café, froid. Quelques miettes de spéculoos et le reliquat d'emballage en plastique transparent. J'en tremblais de colère. C'était un vol. J'étais sûr de moi. Au point que je ne prenais pas la peine de regarder au pied de la table ou sous la banquette. Je n'avais aucune preuve mais des soupçons

tels qu'ils valaient une certitude. Et je m'y accrochais, par désespoir et par dépit. Sans savoir ce qui m'attendait.

À partir de ce jour, je n'eus plus qu'une seule préoccupation en dehors de mon travail. Posséder un nouvel exemplaire de *L'Été, deux fois* de Christian Costa. Car je ne comptais pas retrouver le voleur. Perfide crapule ou irresponsable cleptomane. Peu m'importait. Je n'allais pas déposer une plainte à l'Hôtel de Police. À quoi bon ?

J'entamai mes recherches par ce qui me sembla le plus évident et le plus raisonnable. La librairie du centre-ville était à deux pas. Sans être tout à fait un habitué, j'avais néanmoins mes habitudes. Surtout, je ne m'adressais qu'à une seule libraire lorsque j'avais besoin d'un renseignement. Elle avait des airs de l'actrice norvégienne Renate Reinsve. Ce genre de beauté naturelle, pleine de santé, séduisante en toute occasion, élégante en robe du soir comme en salopette.

Heureusement, ce jour-là Ombeline était à son poste, au rayon Pochothèque. Elle m'aperçut et vint vers moi. Elle avait rentré plusieurs exemplaires de Wodehouse. Depuis quelques mois en effet, je m'étais lancé dans une série. Les aventures de Bertram Wooster, jeune aristocrate londonien, accompagné de son fidèle valet Jeeves. Un humour très britannique, un peu daté, mais qui comblait mes soirées. Pour dénicher les quelques exemplaires de la collection, je devais passer derrière le pupitre d'Ombeline et me repérer entre Wilde et Vian. Un voisinage plutôt approprié. La jeune libraire paraissait tellement heureuse de me faire plaisir que j'achetai un

exemplaire de *Gardez le sourire, Jeeves* alors que je n'avais pas achevé *Jeeves dans la coulisse*.

Mais je n'étais pas venu pour ça. Je souhaitais commander *L'Été, deux fois* de Christian Costa. Tandis qu'elle pianotait sur le clavier de son ordinateur pour intégrer les références attendues, Ombeline me dit qu'elle n'avait jamais entendu parler de ce livre. Elle ne l'avait jamais eu en rayon. Et il n'était jamais passé en commande. Elle ne voulait pas m'alarmer, juste me mettre en garde. Elle avait peu d'espoir. « Pourtant, les Éditions de Minuit... »

Le verdict ne tarda pas à apparaître sur l'écran. Elle m'invita à vérifier moi-même. « Vous voyez ? Épuisé. » Rien à faire. La réponse serait donc la même partout en France et au-delà. « Il vous reste les bouquinistes et les sites de vente en ligne. » Ombeline était désolée. Mais son sourire ne suffit pas à apaiser mon dépit. Sa dernière suggestion partait d'un bon sentiment mais elle finit de m'anéantir. « Essayez aussi les boîtes à livres, on ne sait jamais. »

J'en voulais de plus en plus à mon voleur de m'avoir privé de ma lecture. Je supportais mal cette injustice car elle prenait le pas sur mes autres joies. Elle gâtait mon quotidien, mes habitudes, mes petites cérémonies.

Par crainte du fiasco, j'évitai de faire trop vite la tournée des bouquinistes. J'espérai en apprendre davantage et plus facilement sur Internet. Je rentrai chez moi et j'allumai mon ordinateur. Avant de me lancer à l'aveugle, je m'accrochai à un indice authentique. Je remontai à la source. Sur le site des Éditions de Minuit, dans l'index des auteurs, Costa apparaissait entre Jacques Cosnier

et Didier Coste. La fiche se réduisait à une photo en noir et blanc de mauvaise qualité et une ligne de texte : « Christian Costa est né à Béziers (Hérault) en 1954. »

L'homme devait avoir une trentaine d'années, vêtu d'un tee-shirt et d'un jean. Les bras croisés, l'épaule droite reposant sur l'angle d'une cabane en bois. Au loin quelques arbres. Une végétation méditerranéenne. Des pins parasols, je crois. La ressemblance n'était pas évidente mais je me souviens que j'ai tout de suite pensé à Dennis Wilson, le batteur des Beach Boys. En particulier dans le film de Monte Hellman, *Two-Lane Blacktop*, lorsqu'il incarne The Mechanic aux côtés de Laurie Bird et James Taylor. Une certitude. À partir de cette photo, Costa aurait pu revendiquer bien des emplois. Sauf celui d'écrivain publié aux Éditions de Minuit. Il n'avait pas le profil type. Cette anomalie le rendait à la fois plus insaisissable et plus séduisant.

J'avais donc vu l'auteur du livre qui me manquait tant. Et je n'étais pas plus avancé. La notice consacrée à Costa ne proposait aucune bibliographie. Comme s'il n'avait rien publié de sa vie. Pas même *L'Été, deux fois*. Tous les autres avaient droit à un inventaire de leurs textes, plus ou moins complet. Mais pas Costa. Presque absent.

Pour retrouver son roman sur le site de Minuit, il fallait revenir à l'index des titres. Et là encore, la fiche était dépouillée au possible. Une seule référence de presse. Un article signé Jean-Claude Lebrun, daté du 5 janvier 1990 dans le journal *Révolution*. « *L'Été, deux fois* n'est pas de ces petites choses qu'on oublie à peine lues. » La confirmation qu'il y avait bien là, un talent singulier.

Et si Costa n'avait écrit qu'un seul livre ? Un chef-d'œuvre méconnu, effacé peu à peu des registres. Un texte devenu secret qu'on s'échange entre compagnons. Un commerce d'admirateurs superstitieux. Suffisamment fanatiques pour commettre un vol dans un café. Costa avait peut-être réussi à tout dire en une fois. Ou alors, il était mort sans avoir eu le temps d'aller plus loin. Minuit n'indiquait pas de date de décès.

Sur Internet, pendant plus d'une heure encore, j'essayai par tous les moyens d'acheter le livre de Costa. La réponse était la même, à chaque fois. Ouvrage épuisé ou indisponible. Une véritable impasse. J'avais l'impression de ne pouvoir compter que sur la providence. Mais j'avais déjà saisi ma chance devant la boîte à livres. Une telle occasion ne se représenterait pas. Pourtant, il me fallait ce texte d'une manière ou d'une autre.

Ce volume de 126 pages, ce parallélépipède rectangle de 18,3 cm de hauteur, de 13,5 centimètres de largeur et de 7 millimètres d'épaisseur. Ce petit objet de 159 grammes était ma grande affaire du moment. Au point que même la lecture de Wodehouse ne pouvait m'en distraire. La désinvolture et la légèreté de Bertie Wooster m'apparaissaient tout à fait déplacées dans de telles circonstances. Je n'avais pas envie de rire. Je vivais un drame. Une manière comme une autre de précipiter ma vie.

En quelques heures, j'avais recueilli de nombreuses questions et quelques réponses médiocres ou décevantes. Je cultivais davantage de spéculations encore. Je m'emballais. Un peu par plaisir. Un peu par vanité. Comme si le destin m'avait désigné pour cette quête singulière. À force



de détailler les possibilités, j'en oubliais le vol. Je m'intéressai dorénavant à l'énigme que cette privation avait fait surgir. Le même soir, je décidai de consigner dans un carnet Moleskine noir l'ensemble des informations, des réflexions, des pistes que je recueillerais au fil de mon enquête. Rapidement, je finis par inscrire : « Urgent. Passer à la bibliothèque municipale. »

J'ai déjà expliqué que la perte de *L'Été, deux fois* m'avait ôté le goût du divertissement. Mais je ne pouvais pas rester sans rien lire. Il m'est impossible de trouver le meilleur sans avoir déchiffré ne serait-ce que quelques lignes. Ce premier soir, je scrutai les rayons de ma bibliothèque sans parvenir à me décider. Sans désir, sans appétit, sans élan. Jusqu'ici, j'avais toujours réussi à trouver un livre qui me délivrât de mes angoisses du crépuscule. Ces peurs enfantines dont je ne me suis jamais débarrassé.

S'il est vrai qu'en vieillissant on finit par relire sans cesse les deux ou trois mêmes textes, l'énigme Costa m'offrait l'occasion de faire un point sur mes lectures et mon rangement. Je dois dire que je n'ai jamais apprécié ces meubles volumineux, incapables de s'adapter à des classements exigeants ou à des formats inédits. Simplement, quand une étagère surchargée refuse d'accueillir un nouveau livre, il n'y a rien à faire. Sinon, céder à la tentation du sacrifice. Et je ne supporte pas de coucher un grand livre d'art ou de cinéma au prétexte qu'il ne peut se tenir droit dans un mobilier étriqué. J'ai tant de peine à voir Vermeer, Waterhouse, Van Eyck et Grünewald allongés les uns sur les autres. Faute de mieux. Un livre qu'on aime doit se tenir debout. Droit.

Avant d'hériter de ce vaste appartement, trop vaste certains jours, j'ai longtemps cherché un duplex. J'avais l'idée que mes livres trouveraient leur place sur les marches d'un escalier reliant les deux niveaux. Je construisais dans ma tête et sur papier, des assemblages élaborés, des piles mobiles. Je ne récoltais que des déceptions. Tantôt l'escalier était trop court, tantôt les marches trop étroites. Je dus me résigner à contraindre mes livres dans un espace plus conventionnel, mal assorti à mon classement par états d'âme ou par destinations.

Des auteurs, pour la pause de midi au bureau, pour les salles d'attente, pour les jours de pluie, pour les convalescences, pour les dimanches après-midi. Et les Dumas volumineux et imposants pour les grands froids, quand je passe la plus grande partie de mes journées du week-end au lit, sous des couvertures de laine épaisse.

Quelques titres néanmoins échappent à cette distribution. Susceptibles de voyager d'une étagère à une autre sans jamais qu'il y eût méprise ou errements. Chez moi, on les retrouve souvent en plusieurs exemplaires. Certains annotés, avec les pages cornées. Parmi ces livres tout-puissants, j'avais distingué depuis l'adolescence *Un homme qui dort* de Perec. Et cette première phrase, incantatoire. « Dès que tu fermes les yeux, l'aventure du sommeil commence. »

Cette nuit-là, en fermant les yeux, je ne pensais plus qu'à cette couverture blanche, format in-octavo, parcourue d'un liseré bleu et à ce titre étonnant qui ne voulait rien dire : *L'Été, deux fois*. Je cherchais d'abord à distraire mes pensées, à les détourner de cette idée fixe.

Mais négliger Costa, c'était revenir à la nuit vide, plus effrayante encore. S'abstenir de l'ivresse. Pire que tout, renoncer à un évènement. Et qui sait ? Peut-être une prédiction.



2

# L'aventure